

Philippe Madet

La politique de la psychanalyse, c'est la cure *

Bien que nous ayons beaucoup travaillé, beaucoup discuté, bien que l'idée du LIPP, Laboratoire international de la politique de la psychanalyse, me soit apparue attrayante pour avoir souhaité en être, je ne suis pas sûr, encore aujourd'hui, d'en avoir saisi la visée. C'est un peu l'arroseur arrosé puisque, alors que le laboratoire est dit de la politique, la question supplémentaire qui m'a toujours taraudé est : quelle est la politique du laboratoire de la politique ? Quelles sont ses fins ? La question n'est pas nouvelle, mais il n'est pas certain qu'elle soit résolue malgré le temps passé.

Le nom donné à cette nouvelle instance peut faire confusion comme éclaircissement.

Laboratoire dit recherche et essai. Nous avons privilégié les deux premières années la recherche ; peut-être dans l'avenir le laboratoire s'interrogera-t-il sur les essais, soit sur ce que nous pourrions tenter et que nous ne faisons pas. Plus difficile.

Le caractère international est assez clair. Il y a des subjectivités de l'époque, non pas une seule comme peut-être nous avons pu le penser au temps de Lacan. Certaines se croisent, voire se créolisent, d'autres non ; il est en tout cas intéressant, même nécessaire, de les interroger dans leurs diversités.

Comment maintenant comprendre la formule « politique de la psychanalyse de l'Internationale des Forums et de son École » ? Parle-t-on de la politique de la psychanalyse ? De la politique de l'IF ? Y aurait-il une différence entre politique de l'IF et politique de l'École ? La première me semble relever de notre présence dans le monde, la seconde de notre présence dans les cures. C'est une idée que je propose, mais la politique de l'École peut s'entendre aussi comme celle des choix de ses instances et de leurs orientations. Cela a déjà fait l'objet de communications que l'on retrouve dans le numéro 22 de la revue *Champ lacanien*, qui interrogeaient notre façon de

traiter le problème de l'Un. Dire politique de l'IF et de son École, c'est en tout cas dire que ce n'est pas celle d'une personne.

Pour mieux saisir ce que nous entendons par politique, un premier point m'a paru pouvoir faire éclairage, c'est sa différence avec l'éthique.

Éthique/politique

Nous sommes beaucoup plus à l'aise pour parler d'éthique que de politique. Il faut dire que Lacan nous y a aidés avec son séminaire sur l'éthique¹. Il a parlé de politique, mais peut-être de manière moins construite. Il n'en a en tout cas pas fait l'objet d'un séminaire.

L'éthique de la psychanalyse n'est pas celle du bien, lequel vise la conformité avec les énoncés de la société. C'est celle de la singularité d'un réel pour chacun. L'éthique est plutôt je crois la façon dont chacun répond, au un par un, la façon dont chaque analysant va se débrouiller et répondre de ce qu'il aura appris, et la façon dont chaque analyste va faire en sorte que chaque analysant arrive à ce point de singularité.

La politique, n'est-ce pas s'adresser à l'ensemble ? Pourrait-on partager les choses ainsi : l'éthique c'est l'individuel, la politique c'est le collectif, raison pour laquelle on dit dès lors politique de l'IF.

Ce n'est pas les opposer que de les différencier. Individuel et collectif, éthique et politique ne sont pas sans lien. La jouissance est au cœur dans les deux cas. L'éthique comme réponse à notre être de jouissance, la politique comme production et traitement de la jouissance. C'est aussi une position. Les registres sont communs, le pourquoi également. Le pourquoi, c'est la jouissance, à la racine de la politique comme d'ailleurs de la psychanalyse.

À chaque discours correspondent son éthique et sa politique. Le discours analytique fait produire la jouissance pour la révéler et la traiter. En extension, sa politique serait également de la révéler, si ce n'est que dans la cure c'est l'analysant qui travaille. N'est-ce pas l'analyste qui doit travailler hors la cure, soit élaborer un savoir à proposer ?

Nous pourrions nous contenter de l'éthique, soit rester dans notre praxis et conduire des analyses, ce qui est notre priorité, mais la responsabilité des analystes n'est-elle pas à la fois singulière et collective ? Singulière dans chaque cure bien sûr, mais collective aussi puisqu'il faut bien que l'espace de l'acte analytique soit possible. Disons que sur ce point, c'est la politique au sens commun du terme, l'organisation de la vie dans la cité, qui est concernée. Mais ça ne suffit pas. Pouvoir s'installer comme analyste ne suffit pas pour qu'il y ait des analyses.

Le devoir d'une politique

Dans les cures, nous cherchons à ce que la psychanalyse porte à conséquence.

Mais pour qu'il y ait des cures, il faut que la psychanalyse porte à conséquence dans la sphère publique. Le bouche-à-oreille des analysants, aussi satisfaits soient-ils, ne peut pas suffire, d'autant qu'ils ne sont pas toujours satisfaits. L'hypothèse de l'inconscient est connue dans le discours commun, mais qu'elle soit connue ne fait pas automatiquement offre. C'est nécessaire mais non suffisant. Il faut une impulsion, que l'offre fasse effet, produise du nouveau et de l'énigme pour créer de la demande. La formule de Lacan « Avec de l'offre j'ai créé de la demande ² » se trouve dans « La direction de la cure », mais il me semble qu'elle est valable aussi hors la cure.

La psychanalyse a beaucoup d'intérêts, je crois qu'ici tout le monde sera d'accord, mais sans impulsion politique, sans quelque chose qui pousse, elle ne ferait que s'autoségréguer et dès lors se ranger dans le discours universitaire, soit se replier dans le commentaire entre soi et qui tourne en rond. La psychanalyse est entrée dans la culture parce que Freud, Lacan et quelques autres ont su la faire connaître, la faire monter sur l'escabeau. Sans impulsion politique, le risque est que, dans la culture, elle devienne folklore.

Le discours analytique est le seul qui donne une impulsion au sujet, qui le met au travail. La politique de l'IF serait de donner une impulsion à la psychanalyse, soit, au-delà de faire en sorte qu'elle soit possible, la faire vivre.

C'est d'autant plus nécessaire que, je crois, nous ne pouvons plus nous reposer sur Lacan. Nous arrivons à une génération où le lien de corps avec lui va disparaître. Les générations suivantes ne seront pas en lien avec des personnes qui l'ont connu, côtoyé, et je fais l'hypothèse que cela fait une différence. La mort de Lacan ne nous prive-t-elle pas, au moins pour une part, de l'énonciation ? La transmission est-elle la même quand il ne reste que l'énoncé ? Prenons l'exemple de Freud : on voit bien que, s'il est toujours étudié, il l'est de moins en moins. Freud va devenir, si ce n'est pas déjà le cas, une référence d'autrefois.

Concernant Lacan, peut-être nous sommes-nous jusqu'à maintenant reposés sur lui, grâce à la montagne de savoir autant que d'énigme qu'il nous a laissée, grâce aussi au nouveau qu'il a apporté. Il a eu ce génie de rendre la psychanalyse difficilement assimilable, ce qui lui a permis de ne pas être assimilée. Or, trois générations, et nous y sommes, peuvent suffire pour qu'il y ait assimilation, soit que la psychanalyse soit fondue dans le discours commun et de ce fait meure. C'est le principe de l'assimilation, faire mourir ce qu'il y a de différent, ce qui pourrait venir troubler le convenu et

le connu. L'assimilation n'engendre aucune nouveauté. Le risque de se définir lacanien est d'empêcher l'invention, que seul le récit de Lacan vaille et que l'on soit donc condamné à le répéter. Il faut donc d'autant plus penser une politique de la psychanalyse.

En réciproque de l'impulsion à donner, nous sommes nous-mêmes sous impulsion. La politique n'est pas sans nous influencer. Nous sommes dans l'époque et être psychanalystes ne nous rend pas indemnes de ce qui s'y passe. Penser être hors époque serait se prendre pour un dieu capable d'être hors le monde. Tenir compte des subjectivités de l'époque concerne donc aussi les psychanalystes. S'il est admis que l'extension est liée à l'intension, autrement dit que la possibilité pour la psychanalyse d'*eksister* dans le monde dépend des cures et surtout de leur fin, il y a également lieu de s'interroger quant aux effets des modes de jouir, de la civilisation et singulièrement de son appréhension du savoir sur le discours analytique. Lacan a présenté le discours analytique comme faisant partie d'une ronde de quatre discours, avec la possibilité pour un sujet d'opérer des quarts de tour lui permettant de passer de l'un à l'autre, de *s'apparoler* à l'un ou à l'autre. Dès lors que le discours analytique est dans la ronde, c'est donc qu'il peut s'articuler aux autres, avec des effets possibles de porosité entre les uns et les autres. Un discours n'est jamais sans les autres.

Le pourquoi d'une politique de la psychanalyse me semble donc acquis. Ce sont le quoi et le comment qui font question, et par conséquent la spécificité.

Politique de la psychanalyse/politique

Je schématise la politique comme construite à partir de trois registres liés entre eux : la lecture, l'offre, la réponse. Je soutiens que ce sont les mêmes, que nous parlions de la politique au sens commun ou pour la psychanalyse, en intension comme en extension.

Être présents dans les discours suppose pour nous une lecture de la société, de ses subjectivités, sans quoi nous serions déconnectés du monde, et sans quoi également notre présence hors les institutions médico-sociales n'aurait pas d'intérêt. La difficulté peut être de lire autrement, pas comme tout le monde, et peut-être comme Lacan nous y a invités dans la psychanalyse en intension, soit en portant l'attention sur le *qu'on dise*. Le *qu'on dise*, qu'on a tendance à oublier, qui doit faire référence pour nous dans la cure analytique, devrait être, je crois, ce qui guide notre lecture des subjectivités de l'époque, en nous attachant dès lors au pourquoi plutôt qu'au

comment. Prenons l'exemple du capitalisme : il ne s'agit pas de le dénoncer. Dénoncer, c'est dire ce qui est bien ou pas.

Approcher le pourquoi, c'est analyser, c'est proposer un autre savoir. Proposer un savoir à partir de quoi ?

Nous sommes submergés de lectures. Celle des journalistes, celle des experts ou supposés. Chacun s'autorise de son savoir et beaucoup semblent tenir à le diffuser au plus grand nombre. Pour ce qui nous concerne, pouvons-nous également nous y autoriser ? Et au nom de quoi ?

Nous ne pouvons lire qu'à partir de notre savoir qui s'est accumulé depuis Freud et à partir de l'expérience analytique toujours renouvelée. Mais quels sont ce savoir et cette expérience que nous aurions et que les autres n'auraient pas ? Il me semble que nous sommes les seuls à prendre en compte l'inconscient et la jouissance comme réel qui s'impose. C'est là que se trouve la spécificité de notre savoir, non totalisant car il n'a pas valeur supérieure et n'invalide pas les autres. Il ne vient pas compléter, il vient plutôt faire trou.

Qui d'autre que nous a une expérience d'entendre et de lire l'inconscient ? Et qui d'autre que nous en parle ? Cela dit, il nous faut individuellement rester modestes. Chacun de nous ne peut pas ne s'autoriser que de lui-même. Le nombre de patients ou analysants que nous recevons ne nous autorise pas à faire une lecture de ce qui concerne huit milliards d'êtres humains. Le « de quelques autres », qui se trouve être ici les Forums et l'École, a aussi toute son importance. C'est seulement parce que nous croisons nos travaux que nous pouvons nous autoriser, qu'ils peuvent avoir une crédibilité. Que faire de ces travaux ?

Dans le sens commun, la politique est un projet qui s'appuie sur un récit, du passé et du futur. C'est là sa lecture mais aussi son offre. Les politiques offrent du récit construit, une vision du monde, pour traiter le réel, la jouissance, avec des lois. De cette offre doit suivre une demande pour que le récit s'applique. Sans offre, pas de demande.

La psychanalyse a-t-elle un projet ? Propose-t-elle un récit ? En intention, elle offre, au-delà d'une lecture du récit, la possibilité de la narration, soit *hystoriser* le récit pour en extraire le dire. Il ne s'agit donc pas de figer le récit ni non plus d'en faire un guide. *Idem* en extension. Nous ne pouvons pas en rester au déchiffrement, nous ne pouvons pas nous contenter d'observer pour commenter. Par contre, notre offre ne peut pas être celle de l'interprétation. Difficile, je ne dis pas impossible, mais difficile d'interpréter hors la cure, car celles et ceux qui sont hors la cure ne sont pas dans cette attente.

Si notre offre n'est pas celle d'un récit, quelle est-elle si ce n'est de susciter une demande ? Pourquoi serions-nous présents dans les discours s'il s'agissait juste d'ajouter du récit ? Et quelle demande si ce n'est celle de la cure ?

Il me semble que la psychanalyse ne peut pas faire une autre offre que celle de la cure, sinon elle se fondrait dans les autres discours. La psychanalyse ne change rien au monde. Elle a apporté des connaissances certes, certains de ses concepts sont entrés dans la culture, certains de ses signifiants font maintenant partie d'un vocabulaire commun, mais ils sont sans effet s'il n'y a pas l'expérience d'une cure. Si nous espérons que notre savoir, en tant que connaissance, puisse changer quelque chose, ne serait-ce pas que nous n'aurions rien compris à l'analyse ? Ne serait-ce pas être tombé dans le discours universitaire ?

Quant à la réponse, une fois l'offre faite, elle tient à l'analyste, elle est de sa responsabilité, c'est-à-dire diriger les cures.

Pour conclure

La thèse vers laquelle ce travail m'a mené consiste à dire que la politique de la psychanalyse, si elle a des similitudes avec la politique dans son sens commun, diffère sur ce qui est peut-être l'essentiel, soit la proposition, hors norme. Hors norme parce qu'elle prend en compte l'inconscient, et parce qu'elle n'est pas normative. Pour autant, elle n'est pas hors le monde, elle se doit d'être ancrée et donc non pas hors sol, ni non plus en sous-sol, soit taiseuse. Ainsi, si de notre position de sujet nous sommes responsables, de notre position de forum également, pour qu'il y ait au final des cures.

L'impact réel de la psychanalyse, c'est dans les cures.

* [↑](#) LIPP Zone francophone. Soirée débat du 11 mai 2023.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.

2. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et le principe de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 617.